

Ted van Lieshout

Frère

Traduit du néerlandais par Véronique Roelandt

LA JOIE DE LIRE

Pour Carla, Harry et Albert

Eindhoven
Dimanche 4 mars 1973

Après-midi

Salut Maus,

Ce n'est pas le début. C'est la fin de ton journal intime. Je me suis faufilé dans ta chambre et j'ai fouillé en cachette dans les tiroirs de ton bureau pour retrouver ton journal. Je l'ai ramené en douce dans ma chambre, l'ai ouvert et feuilleté jusqu'à la première page blanche, et puis je me suis mis à écrire. Non, je n'ai pas lu ce que, toi, tu y avais écrit. Juré. Craché. Je crois qu'il existe une loi qui interdit de lire le journal d'autrui sans son consentement. Il y en a peut-être une autre qui dit qu'on ne peut pas écrire dans le journal d'autrui. Mais je le fais quand même.

Le carnaval a commencé aujourd'hui. Non, ce n'est pas une erreur; je t'entends déjà d'ici: «Comment est-ce possible? La dernière fois que j'ai regardé le calendrier, on était en septembre.»

C'est possible parce que ça fait déjà six mois que tu es mort, Maus. Cent quatre-vingt-un jours se sont écoulés sans toi, déjà. Demain, c'est ton anniversaire, mais toi, tu n'es pas là. Il n'y a donc rien à fêter. Tu aurais eu quinze ans, mais pour toi le temps s'est arrêté définitivement à quatorze ans. Et moi, je n'ai plus quinze ans. Mon anniversaire, c'était fin janvier comme d'habitude. L'année prochaine, j'aurai, si tout va bien, dix-sept ans et puis dix-huit et dix-neuf. Le temps nous entraîne toujours plus à la dérive, chacun de notre côté, et personne ne peut rien y faire.

Bien sûr, tu veux savoir pourquoi j'écris dans ton journal. Je n'ai rien de mieux à faire? Non, Maus, rien de mieux à faire. Tu ne penses tout de même pas que je vais fêter le carnaval, maintenant que je n'y suis plus obligé?

Cet après-midi, à l'heure du goûter, maman a déclaré, l'air de rien, qu'elle te mettait à la porte: «Ah oui, Luc, demain je vais faire du rangement dans la chambre de Marius, donc si tu veux encore garder quelque chose dans ses affaires, fais-le aujourd'hui.»

«Pourquoi? ai-je demandé le plus innocemment du monde. Ce n'est pas du tout en désordre.»

«Tu me comprends très bien. Je vais liquider ses affaires.»

«Tu veux dire que tu vas les mettre dans des cartons et les ranger au grenier?»

«Non, je veux dire que je vais les brûler demain au fond du jardin.»

Comme je pensais qu'elle blaguait, j'ai dit: «Youpi! on va se faire un p'tit feu». Mais maman a gardé son air sérieux et j'ai compris qu'elle ne plaisantait pas.

«Pourquoi?» lui ai-je redemandé.

«Parce que c'est ma façon à moi de lui dire adieu, m'a-t-elle répondu. Mais si tu veux conserver certaines choses de ton frère, n'hésite pas. Et tu mets tout dans ta chambre pour que ça ne traîne pas n'importe où.»

«Tu as vraiment l'intention de tout brûler?» J'avais du mal à le croire.

«Je fiche tout, mais vraiment tout, dans le feu et je vais le regarder brûler du haut de ma petite chaise.»

«C'est d'un lugubre.»

«Tu peux penser ce que tu veux, ça m'est égal, a répliqué maman. Demain, c'est son anniversaire. Je veux que cette journée soit différente des autres.»

«Chouette cadeau d'anniversaire! ai-je crié, tu fiches toutes ses affaires dans le feu! En détruisant tout, tu fais comme si Marius n'avait jamais existé.»

«Je n'ai pas besoin de ses affaires pour me souvenir tous les jours de lui.»

«N'empêche que je trouve que tu dois laisser sa chambre telle qu'elle est. Pour qu'on puisse au moins y passer cinq minutes quand on en a envie.»

«Je ne veux pas de lieu de pèlerinage dans ma maison, a dit maman. J'en ferai la salle de repassage. Ce sera enfin fini tout ce bazar dans la salle de bains.»

Elle a étalé nerveusement un morceau de beurre sur son petit pain, en a raclé le surplus pour le recoller sur la motte dans le beurrier. T'aurais dû voir la tête de papa, mais il n'a rien dit. D'un geste théâtral, il a sorti de sa poche un mouchoir propre qu'il a déplié d'un coup sec puis a ôté de la barquette ce magma de beurre et de miettes. Ensuite, il a soigneusement refermé son mouchoir, emprisonnant le gluant amas, et a remis sans broncher ce petit paquet dans la poche de son costume du dimanche. T'aurais dû voir la tête de maman, mais elle n'a rien dit. Elle s'est coupé quelques tranches supplémentaires de fromage qu'elle a mis sur sa tartine, même si elle sait pertinemment que papa croit au vieil adage qui dit que garnir son pain de deux matières grasses porte la poisse.

La bouche pleine de pain, et de beurre et de fromage, maman a dit: «Quoi qu'il en soit, c'était il y a six mois. Il est temps d'aller de l'avant.» Une fois de plus, sa patience était à bout, et ça se remarque toujours aussi facilement, Maus: elle a avalé sa salive, pris un air impénétrable et d'un geste nerveux, elle a balayé quelques miettes imaginaires de la table. «Lucas, m'a-t-elle dit, on pourrait en discuter des heures mais ma décision est prise. Me séparer de ses affaires est ma façon à moi de lui dire adieu.»

«Et la mienne, alors?» lui ai-je demandé.

«Quelle est-elle?»

J'ai haussé les épaules car je n'avais pas vraiment réfléchi à ça; je ne savais pas que ça se faisait. Elle a évidemment sauté sur l'occasion pour me réduire à néant tout en douceur.

«Trouves-en une, mon garçon. Mais vois d'abord si tu veux conserver quelque chose de ton frère. Pour ma part, tu peux tout transbahuter dans ta chambre, pour autant que tu laisses son bureau tranquille, car interdiction de toucher à ses affaires personnelles.»

«Papa, tu comprends ça, toi? ai-je demandé. Qu'est-ce que tu en penses?»

«Laisse-moi en dehors de tout ça, s'il te plaît, a dit papa en agitant la main. Je ne prends pas parti. Je comprends très bien que ta mère veuille poser un acte important pour prendre congé de Marius. Mais ton envie de garder tout ce qui lui a appartenu a également sa logique.»

J'ai demandé à papa ce que lui voulait.

«Nous pourrions mettre tout dans des cartons, a-t-il dit, mais je suis sûr de ne plus jamais les ouvrir. Que ta mère veuille brûler les affaires de Marius tient un peu du rituel et ça, ça me plaît bien.»

«Je les lui fais parvenir sous forme de fumée», a déclaré maman.

«Maman l'Indienne envoie des signaux de fumée», ai-je dit.

«C'est ça, fais l'ironique, Luc, je m'en fiche pas mal. Je sais que c'est là une chose que tu ne comprends pas.»

«Mais si, je comprends, et je trouve ça plutôt un bel acte, mais puisque tu ne crois pas au ciel, quel sens ça a de vouloir lui faire parvenir ses affaires?»

«Je n'ai pas la certitude que le ciel n'existe pas.»

«Et moi, papa a pris sa voix solennelle d'homme à l'âge respectable, j'accorde une grande valeur au

fait d'affirmer qu'il y a un ciel, aussi vrai qu'il y a un Dieu.»

Maman et moi avons observé quelques secondes de silence en regardant notre assiette, parce qu'une fois de plus, nous n'avions bien sûr pas mis les pieds à l'église aujourd'hui, alors que nous savons que ça énerve papa au plus haut point.

«Mais oui, je suis un vieux con, a dit celui-ci en soupirant bruyamment et en repoussant son assiette. Ce n'est pas nouveau. Continuez à vous chamailler, du moment que vous ne me mêlez pas à vos histoires.» Papa a sorti un gros cigare de la poche de sa chemise et a écouté le bruit qu'il faisait tandis qu'il le portait à son oreille et le roulait entre ses doigts. Oui, Maus, il produisait un beau craquement, nous l'avons lu sur son visage. Papa a pris son coupe-cigares, a coupé les extrémités de son barreau de chaise et l'a allumé avec son briquet en argent. Son siège incliné en arrière et le regard plongé dans l'infini, il s'apprêtait à fumer.

Je ne me suis naturellement pas laissé dérouter par son habituel truc du cigare – je suis là mais je ne suis pas là – et c'est pourquoi j'ai poursuivi à l'intention de maman: «Il n'empêche que par cet acte tu détruis

tout. A jamais. En vidant la chambre de Marius, tu commets presque un crime!»

«Arrête ton numéro, Lucas, m'a dit maman d'un air hautain. Tu nous refais le lac des cygnes pour la énième fois.»

«C'est de toi qu'il tient ce trait pathétique», a sorti papa.

«Bien au contraire, ce côté théâtral vient tout droit de ta famille.»

«Qu'est-ce que tu dis là! a crié papa. C'est toi qui veut absolument faire un feu de camp au fond du jardin. Moi, je descends de pauvres paysans brabançons qui passaient leur vie dans la vase.» Mais oui, on connaît la chanson: nous sommes d'origine modeste et cette villa qui pourrait loger au moins dix familles est la preuve que nous avons fait du chemin. C'est pas nouveau.

«La terre d'ici est sablonneuse, donc rien que ton histoire de vase déjà est absurde», lui a rétorqué maman à qui on ne la fait plus non plus.

«C'était un vrai déluge, a dit papa d'un air amusé. Pendant sept longues semaines. Les vaches flottaient sur l'eau.»

«Il n'a jamais plu ici pendant sept semaines d'affilée, chéri!»

«Tu ne sais pas de quoi tu parles, ma douce. Tu n'étais pas encore née que je passais déjà le plus clair de mes journées à pomper l'eau des caves de tout le quartier.»

«C'est ça, a répliqué maman d'un air supérieur, à l'époque des grandes inondations, bien sûr.»

«Je quitte la table, ai-je prévenu. Si vous ne pouvez pas rester sérieux, j'ai certainement mieux à faire.»

«De quoi parlait-on encore?» a demandé maman, tout en trifouillant dans son paquet de cigarettes.

«Tu voulais traîner Marius sur le bûcher. Voilà de quoi on parlait!»

Voilà, Maus, maintenant tu le sais: nous ne descendons pas des Gitans, contrairement à ce que maman a un jour essayé de nous faire croire, mais des Indiens. A l'époque déjà, nous ne voulions jamais jouer aux cow-boys parce que nous étions pour les Indiens. Maintenant, nous savons pourquoi. Et demain, on allume un feu de camp indien en ton honneur. Un joli petit feu, chez nous, au fond du jardin.

Regarde en bas, si tu le peux, à travers les nuages, et tu apercevras dans le lointain, une squaw minuscule, teinte en blond doré, envoyer ses signaux de fumée. Lis

les messages qui s'élèvent dans les petits ronds gris de taille variée. Si tout va bien, tu déchiffreras les mots suivants: voici-les-affaires-que-tu-as-oubliées.

Essaie de distinguer le visage de cette squaw. C'est maman. Derrière elle se trouve papa, avec ses sabots aux pieds. Observe-les, ils sont dans notre jardin, derrière notre maison dans notre quartier, sur notre continent, sur notre planète, dans notre univers. Ta mère lance un à un des souvenirs en pâture à un petit feu vorace.

Honnêtement, je dois avouer qu'elle a trouvé là un beau moyen pour, comment dire, te faire ses adieux de manière définitive. Elle se détache de toi, la vie doit continuer.

Ce serait formidable, non, si le ciel existait vraiment et si on pouvait t'envoyer des signaux de fumée? Que l'on puisse recommencer à se parler à l'aide de petits nuages de fumée. Mais toi, tu n'y croyais déjà plus au ciel.

«Quand tu leur demandes à huit heures du matin où est le ciel, ils pointent le doigt vers le haut, avais-tu dit un jour. Pose-leur la même question à huit heures du soir et les voilà qui repointent le doigt vers le haut, mais à cette heure-là, la terre a eu le temps de faire

un bon demi-tour sur elle-même, ils montrent donc exactement le côté opposé. Preuve qu'ils ne connaissent pas la réponse et pointent leur doigt au hasard.»

«Peut-être que le ciel est tout autour de nous», t'ai-je suggéré.

«Ça voudrait alors dire qu'il se trouve au-delà de Pluton, et c'est trop loin, as-tu répondu, car si Dieu nous a créés à Son image, c'est que Lui non plus n'arrive pas à voir plus loin que le bout de Son nez.»

Quand maman a dit qu'elle voulait brûler absolument toutes tes affaires, j'ai subitement repensé au journal que je t'avais donné, il y a deux ans, pour ton treizième anniversaire. Je me suis dit: est-ce qu'elle pense le brûler avec le reste? J'ai fait exprès de ne pas en parler, parce que je ne sais pas si elle se souvient de son existence. Avec un peu de chance, elle l'a oublié. En fait, je trouverais ça affreux qu'elle le jette aux flammes. Ce serait comme si elle brûlait en même temps tes pensées et ça avance à quoi de le faire?

Voilà pourquoi j'ai subtilisé ton journal qui était dans un tiroir. Subtilisé, car maman m'avait clairement dit de ne pas toucher à tes affaires personnelles. Si je l'ai fait malgré tout, c'est parce que j'ai pris la décision

suivante: j'écris dans ton journal pour que mes pensées à moi viennent s'ajouter aux tiennes. Si maman se souvient du journal et veut le brûler, je pourrai le lui interdire parce qu'elle brûlerait en même temps mes pensées! C'est aussi simple que ça.

Tu vois, Maus, je ne fourre pas mon nez dans ton journal parce que je meurs d'envie de lire ce que tu y as écrit (même si j'en meurs quand même d'envie): écrire dans ton journal, c'est le sauver. Comme ça, il restera au moins une trace de toi.

Mais voilà, je ne sais pas quoi écrire de plus. A moins que ceci ne suffise déjà?

Soir

Cher Maus,

Pendant le dîner, j'éprouvais un certain sentiment de supériorité, car papa et maman étaient déjà déguisés pour le carnaval qu'ils fêtaient au bowling et ça leur donnait un air débile. Toujours aussi original, papa avait un costume de paysan, et un vieux gars de soixante-cinq ans qui porte à son cou un mouchoir rouge dont les coins sont tenus par le tiroir d'une boîte d'allumettes, ne peut qu'avoir l'air idiot. Maman a mis une tenue légère qu'elle s'est confectionnée dans une vieille robe de soirée. Elle se prétend déguisée en bergère, mais son décolleté plonge jusqu'à la moitié de son nombril et le bas de sa robe tombe à peu près à la hauteur de sa boîte aux lettres. Bah, gardienne de moutons ou de roustons, au carnaval, on n'y regarde pas de si près. Et puis il faut le dire:

pour une femme qui approche la quarantaine, elle a de jolies jambes.

Franchement, j'étais plutôt satisfait de mon petit projet de sauvetage de ton journal et je pensais cet après-midi avoir écrit ce que j'avais à écrire. Du coup, je n'ai pas pu me retenir: avec une fierté de circonstance, j'ai signalé sans hésiter à maman qu'elle ne pourrait pas brûler ton journal, puisque j'y ai couché mes pensées à côté des tiennes.

Quelle réaction décevante... Au lieu de pousser des cris de joie et d'applaudir devant l'ingéniosité de la chair de leur chair, papa et maman se sont fâchés et ils n'ont pas cru que j'avais pu écrire dans ton journal sans en lire la moindre ligne.

« Quoi qu'il en soit, ai-je dit sans me démonter, il n'est plus question de brûler le journal.»

«Pour jouer au plus malin avec moi, il faut se lever tôt, mon petit gars», a répliqué maman. Elle a croisé sa jambe nue sur son autre jambe nue et j'ai trouvé énervant qu'elle continue à jouer son rôle de mère, malgré son air vulgaire. «Qu'est-ce qui m'empêche de déchirer les quelques pages que tu as écrites et de jeter ensuite le journal aux flammes?»

Je n'ai rien trouvé à répondre et je suis resté

obstinément muet pendant tout le reste du repas. Tu sais bien que maman déteste ça, mais garder ma bouche résolument fermée est la seule arme qui me reste quand je n'obtiens pas gain de cause.

Me revoici donc, ton journal ouvert devant moi, puisque je n'ai d'autre choix que d'écrire le plus possible pour qu'à la fin il devienne plus le mien que le tien. Et si cette fichue bonne femme persiste à en déchirer mes pages, il faudra qu'elle le détruise entièrement et je ne pense pas qu'elle en ait envie.

Evidemment, c'est plutôt bizarre de t'écrire et de t'adresser la parole comme si tu allais un jour lire ces lignes. Je ne suis quand même pas débile à ce point. Tu es mort et comme tous les morts qui sont au cimetière, tu te transformes en squelette (si ce n'est pas déjà fait). Je me suis surpris plus d'une fois à essayer de t'imaginer en train de te décomposer, vêtu de tes vêtements préférés, dans l'obscurité de ce cercueil, six pieds sous terre. Combien de temps ça prend pour que le corps intact d'un mort ne soit plus qu'un squelette? Est-ce une question de semaines? De mois? D'années? Et toi, tu en es où? Sais-tu au moins que tu es mort et enterré? L'as-tu remarqué?

Ça s'est passé il y a tout juste six mois. Le lundi 4 septembre 1972, on était encore en plein été. Quand je suis arrivé à la maison, maman m'attendait, le visage baigné de larmes.

«J'ai quelque chose de grave à t'annoncer», m'a-t-elle dit et j'ai vu qu'elle cherchait désespérément ses mots. Elle a croisé ses bras sur sa poitrine en se pinçant les épaules. J'ai compris qu'elle faisait ce geste pour essayer de se maîtriser. Elle m'a regardé dans l'espoir que je devine de moi-même ses paroles, mais, moi, je voulais les entendre de sa bouche. Elle a détourné le regard et dit d'une petite voix: «Marius est mort à l'hôpital cet après-midi.»

Si je ne sais pas ce que ça fait de mourir, je peux par contre te dire ce que ça fait quand quelqu'un qui a toujours été proche de toi cesse d'exister. Il n'a fallu qu'une seconde pour que la décharge électrique qui s'est manifestée dans mon bas-ventre se répande comme une grande vague jusque dans ma tête. J'ai eu l'impression que mes boyaux se glaçaient d'un coup mais, chose bizarre, ça me brûlait. Plus ou moins la sensation qu'on a quand on met ses mains bleuies par le froid près d'un radiateur, sauf que ça se passe en soi.

Je ne sais plus ce que j'ai dit. En tout cas pas, comme maman dit toujours: «C'est grave, mais ça pourrait être pire, donc tout va pour le mieux.» Rien ne pouvait être pire. Peut-être que je n'ai rien dit. Maman pleurait et je ne voulais pas voir ses larmes. Je me suis enfui de la cuisine, j'ai grimpé les escaliers et je me suis caché derrière la porte de ma chambre.

J'ai pleuré sans bruit, jusqu'à ce que ça me fasse bâiller. Au bout de dix minutes, tout au plus un quart d'heure, mes yeux étaient à nouveau secs. J'ai lavé mon visage à l'eau froide et je me suis posté un instant devant le miroir. Pourquoi? je n'en sais rien. Peut-être que je pensais avoir changé, maintenant que je n'avais plus de frangin. Mais ce n'était pas le cas.

Le soir, je n'avais plus les yeux rouges alors que maman avait encore le visage bouffi, et le blanc des yeux injecté de sang. Elle avait attendu l'arrivée de mamie pour aller s'enfermer dans la grande chambre à coucher. Nous sommes donc restés tout seuls au salon, mamie et moi, car papa s'était immédiatement retiré bien loin, hors d'atteinte, dans son bureau que l'on était censé appeler cabinet d'étude depuis qu'il est à la retraite. On ne détectait sa présence qu'à l'épaisse odeur de cigare qui glissait sous sa porte.

Profitant de ce que papa était parti aux toilettes, je suis vite allé voir ce qu'il fabriquait. Sur son bureau, entre trois cendriers remplis de mégots, se trouvait un classeur. Il était ouvert à une page en haut de laquelle figurait ces mots: «Dernières volontés». Une diagonale barrait le texte. De peur qu'il ne me surprenne, je n'ai pas osé lire plus que ce qu'il avait ajouté d'une main ferme: «Jamais songé une seconde que je vivrais plus longtemps qu'un de mes enfants!»

Je suis retourné au salon en vitesse, profondément honteux d'avoir subitement pris conscience d'être devenu le seul héritier. J'avais l'impression d'être un rapace, une crapule.

Dans les séries américaines diffusées à la télévision, on voit tout le monde tomber dans les bras l'un de l'autre quand quelque chose (ou rien) de grave vient de se produire. Chez nous, ça ne s'est pas passé comme ça. Papa, maman et moi voulions rester tous les trois séparés d'une manière ou d'une autre. Nous nous sommes isolés en choisissant chacun tel ou tel endroit. Nous n'avons pas cherché de réconfort auprès de l'autre. C'était comme si un grand couteau bien aiguisé nous avait tranché la respiration, et il nous fallait un espace

où aspirer une bouffée d'air frais. Je pense que nous cherchions en nous-mêmes la réponse à la question: maintenant que Marius n'est plus là, comment devons-nous continuer à vivre? Car ce qu'il y avait de fou, c'est que la vie s'arrêtait et qu'en même temps, elle continuait. La terre n'avait pas cessé de tourner et le soleil ne perdait pas son éclat. Pourtant, le monde s'est écroulé le jour de ta mort, plus exactement le monde tel que tu le voyais à travers tes yeux.

Mamie a préparé le repas, mais papa et maman n'ont pas voulu venir manger. Elle-même a affirmé qu'elle n'avait plus faim à force d'avoir goûté aux plats. Pour qu'elle n'ait pas cuisiné pour rien, je me suis forcé à avaler quelques bouchées.

Pendant toute la soirée, j'ai couru de haut en bas et de bas en haut pour écouter aux portes derrière lesquelles papa et maman se cachaient; c'est que j'étais un peu inquiet, car si tu étais mort, on pouvait tout aussi bien y passer, nous aussi!

A part ça, on est resté près du téléphone et de la porte, mamie et moi, pour envoyer promener tous ceux qui voulaient nous dire combien tout cela était grave, comme si on ne le savait pas. Et quand les enveloppes sont arrivées, on a écrit les adresses dessus et collé les timbres.

Une seule fois, maman est sortie de sa chambre pour chercher une bonne bouteille de vin rouge dans la cave de papa. J'ai vu sur l'étiquette que c'était un millésime 1958, l'année de ta naissance.

Mamie a même pensé lui demander: «Tu n'as pas besoin d'un verre, ma grande?»

«Non, je veux m'enfiler une bouteille à cinq cents florins, a dit maman. Me la descendre au goulot en regardant la télévision. Et chialer parce que la conne de gauche lave plus blanc que celle de droite.» Maman était plantée là dans son long peignoir bleu (tu sais, celui qui nous embarrasse tant parce qu'il laisse voir ses tétons) et elle me faisait penser à la Statue de la Liberté de New York. Sa main droite empoignant le col de la bouteille comme si c'était un flambeau qu'elle allait pointer en l'air à tout moment.

«Tu crois que papa est d'accord?» Je tendais le doigt vers la bouteille poussiéreuse.

«Je n'ai pas besoin de son autorisation, a-t-elle rétorqué, et d'ailleurs, il n'en saura rien.»

«Tu vas te saouler?» lui ai-je demandé tandis que mamie trottait pour la énième fois jusqu'à la porte d'entrée.

«C'est pas avec une bouteille à cinq cents florins qu'on se bourre la gueule, mon chou, on en devient tout au plus un peu pompette.»

«Pourquoi est-ce que tu ne viens pas nous rejoindre en bas?»

«Parce que je veux picoler tout seule et me sentir mal.»

«Moi aussi, je me sens mal.»

Je n'ai pas apprécié sa réponse, parce que c'était établir une gradation dans le chagrin: «Bien sûr, tu as aussi de la peine, mais j'en ai plus que toi parce qu'aujourd'hui j'ai perdu mon fils.»

«J'ai autant de chagrin que toi, parce que j'ai perdu mon frère», ai-je dit.

«Le chagrin d'une mère est plus grand que celui d'un frère.»

C'est sorti tout seul: «Ça ne peut pas être vrai, car tu es toujours la mère de quelqu'un alors que moi je ne suis plus le frère de personne.»

Maman est restée un instant décontenancée mais tu sais comment elle est: «C'est malgré tout plus grave pour une mère que pour un frère. Je suis sa mère et je l'ai mis au monde. Et d'ailleurs, je l'ai connu plus longtemps que toi.»

«Nous l'avons connu tous les deux aussi longtemps l'un que l'autre», ai-je dit.

«Tu ne peux pas te souvenir des premières années de Marius. Tu n'avais que treize mois quand il est né.» Elle a esquissé un sourire et j'ai compris qu'elle avait l'intention d'avoir le dernier mot.

«Pendant la plus grande partie de ta vie, tu n'as pas connu Marius, alors que moi, je n'ai jamais eu de vie dans laquelle il n'existait pas», lui ai-je dit le plus sérieusement du monde parce que je le pensais sincèrement.

«Ah, mon chou, arrête ces inepties, tu veux? Je n'ai vraiment pas la tête à ça. J'étais seulement descendue deux minutes pour prendre cette bouteille.» Maman a résolument tourné les talons, a relevé son peignoir pour ne pas trébucher sur l'ourlet et a quitté la pièce en traînant les pieds.

Je voulais encore lui crier quelque chose, mais je me suis tu parce que mamie est réapparue dans la pièce. Elle pique d'office une crise de nerfs quand elle nous entend nous chamailler, maman et moi (il y a quelque temps, elle s'est fâchée tout rouge et elle a sorti: «Vous êtes tous les deux de la même farine: un poison et une peste.» Nous avons ri aux éclats

tant c'était comique d'entendre ça dans la bouche de mamie).

Maman théâtralisait son chagrin et papa le dissimulait sous sa carapace. Un ou deux jours plus tard, tandis que je portais les vieux journaux au garage, papa se trouvait là dans un coin en train de chialer. Il était tellement furieux d'être pris sur le fait, qu'il m'a chassé en faisant des moulines avec son bras. J'ai eu envie de me fâcher, mais je suis parti sans broncher, sans jamais évoquer cette scène. Oui, c'est un grand secret que les pères savent pleurer.

Plus tard, ils ont mis ton corps dans un cercueil et ont enterré ce cercueil au cimetière. Là, on t'a fait cadeau d'une pierre grise, plate, en marbre lisse. SA VIE AURA ÉTÉ NOTRE BONHEUR peut-on y lire. Du cru de maman. Au milieu, on a gravé MARIUS en grand, et en dessous, en des lettres plus petites, MARINUS THOMAS suivi de notre nom de famille, et pour terminer les faits: 5 MARS 1958 – 4 SEPTEMBRE 1972.

Ta tombe est la seizième de la rangée. Depuis lors, des marbriers ont également posé une pierre sur les tombes qui précèdent et suivent la tienne, ce qui me permet au moins de te dire que tu as

désormais une vieille voisine et un vieux voisin. Elle s'appelle Petronella Rademaker et elle est décédée à l'âge de quatre-vingt-dix ans; l'autre, c'est Johannes van Aalst, mort à quatre-vingt-quatre ans. Eh oui, Maus, tu n'es ni le premier ni le dernier à mourir sur cette terre.

J'ai longé les pierres tombales de ton allée en regardant avec curiosité les dates et j'ai constaté qu'il n'y avait pratiquement que des personnes âgées. J'ai senti un pincement en moi. Parmi toutes ces vieilles personnes se trouve un seul garçon de quatorze ans. Que fait-il là, au milieu de petits vieux? J'ai additionné tous les âges et divisé le tout par le nombre de morts et, Maus, bonne nouvelle: tu as tout de même vécu soixante-neuf ans en moyenne!

Tu trouves que c'est une remarque basse? C'est la faute de ta mère, alors. Depuis notre plus tendre jeunesse, elle nous a enseigné que tout était relatif. Quand je m'amochais le genou pour la énième fois et que j'arrivais vers elle en pleurant, sa réponse était toute prête: «Oui, Luc, c'est grave, mais moins que de perdre une jambe.» Et quand tu as dû, à contrecœur, porter des lunettes à cause de tes migraines, elle a dit: «C'est moins grave que de perdre un œil.»

Est-ce que tu te souviens encore du temps où maman nous chargeait de cueillir les cerises pour faire les bocaux? Nous avions sept ou huit ans. Moi, dans l'arbre et toi, sur l'échelle appuyée contre l'arbre. Ces cerises étaient d'un beau rouge tellement luisant qu'on ne se contentait pas de se les suspendre aux oreilles: on en mangeait. Sans songer une seconde au fait que c'étaient des griottes pour faire de l'eau-de-vie.

A un moment, nous nous sommes demandés pourquoi maman nous laissait cueillir des cerises aigres, alors qu'elle savait très bien que nous en mangions à en avoir mal au ventre. Nous estimions qu'il était grand temps de découvrir si, oui ou non, maman nous aimait.

Nous sommes descendus de l'arbre et sommes allés la trouver ensemble pour lui poser la question que nous avions préparée: «Maman, s'il y a le feu en pleine nuit et que tu dois sauter par la fenêtre, qu'est-ce que tu prends avec toi?»

«Ça dépend, a-t-elle répondu. Est-ce que je suis seule dans le lit ou est-ce que papa est à côté de moi?»

Nous nous sommes regardés car nous ne comprenions pas ce que ça changeait à l'affaire.

«Tu ne peux pas nous répondre?»

«Si, a dit maman. Si papa est à côté de moi et qu'il y a le feu, je le saisis par la cheville, l'expédie dans la vitre pour la briser, et saute dans le filet des pompiers avec vous dans mes bras.»

Ça a fait rire papa et nous n'avons pas compris pourquoi.

«Si papa n'est pas à côté de moi, a poursuivi maman, alors, je vous prends tous les deux par la cheville, je casse la vitre et saute moi-même dans le filet de sécurité. Je réponds un peu à votre question?»

«Ça peut faire l'affaire, oui», avons-nous répondu et nous sommes sortis indécis pour en discuter entre nous. Nous sommes arrivés à la conclusion que maman tenait le plus à sa propre personne, ensuite à nous, et le moins, à papa. C'était grave que nous ne soyons pas ses préférés, mais ç'aurait été pire si elle avait aimé papa plus que nous, il n'y avait donc pas de quoi se plaindre. C'était grave, mais ça aurait pu être bien pire, donc tout allait pour le mieux.

Quand tu es mort, Marius, personne parmi nous n'aurait pu trouver quelque chose qui soit plus grave. Car la mort, c'est quelque chose qu'on ne peut pas relativiser. Maman n'a pas dit: «C'est grave que Marius

soit mort, mais il me reste heureusement un autre fils, donc je suis toujours une maman.»

On appelle veuf l'homme qui perd sa femme, veuve, la femme qui perd son mari, et les enfants sans parents sont des orphelins. Comment s'appelle donc le frère qui n'a plus de frère (ou de sœur)? Il n'y a pas de nom pour ça. Je ne saurais pas en tout cas dans quelle langue le chercher. Mais peut-on encore être le frère de quelqu'un qui a cessé d'exister?

En fait, ça n'a plus aucune importance. Une mère doit mater, un père, paterner et un frère, «fraterner». Et il n'y a plus rien à «fraterner», donc autant ne plus être frère. Comme frère, je n'étais quand même pas bien terrible. J'étais un frère de rien du tout: je te laissais souvent seul alors que je savais que tu ne supportais pas ça. Il n'empêche que j'aimerais bien avoir une réponse à ma question de savoir si je suis encore un frère, à présent que tu n'es plus là. Qu'est-ce que tu en penses, toi? Ou est-ce que ça t'est devenu égal?